La vallée des Amazones (HQN) (French Edition)

Angéla Morelli

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com

ANGÉLA MORELLI

La vallée des Amazones



HARLEQUIN
HQN

ANGÉLA MORELLI

La vallée des Amazones

Nouvelle



1

— C'est quoi ces salades ? vociféra Betina en faisant irruption dans mon bureau.

Je sursautai et levai les yeux du dossier que je m'efforçais de déchiffrer depuis vingt bonnes minutes : l'écriture de Maria, la doyenne de notre communauté, n'avait pas gagné en lisibilité avec l'âge, et elle refusait catégoriquement d'utiliser un ordinateur. « Une mode, avait-elle coutume de dire. Je prédis que dans dix ans, la raison aura retrouvé le chemin des esprits de tout le monde et les stylos celui de nos mains. » En attendant, son rapport mensuel sur la production de légumes de notre village était en bonne voie de me flanquer la migraine.

— Quelles salades ? demandai-je en cherchant machinalement des yeux un cageot empli de laitues.

— Celles-ci ! rétorqua mon amie en posant violemment deux feuilles sur mon bureau en désordre.

Je jetai alternativement un coup d'œil à Betina, dont les yeux brillaient d'un éclat dangereux, et aux feuilles qu'elle avait posées devant moi. Betina était ma meilleure amie depuis toujours : nées la même semaine, nous étions quasiment inséparables depuis trente ans. Et je savais que lorsqu'elle était en proie à ce genre de colère, il valait mieux attendre que l'orage passe.

Je saisis donc les feuilles qu'elle avait balancées devant moi sans ménagement : c'était la sortie imprimante d'un article de journal britannique, dont le titre, en gras, professait « ***Brazil's valley of beauties appeals for single men*** », que l'on pouvait traduire par « La vallée brésilienne des beautés lance un appel aux hommes célibataires ». Intriguée, je parcourus rapidement la prose du journaliste anglais : si on en croyait l'article, notre petit village de Noiva do Cordeiro était peuplé de femmes « réputées pour leur beauté » qui, privées de compagnie masculine, avaient lancé un appel « international » pour attirer dans leurs filets des représentants de la gent masculine.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? marmonnai-je. « Réputées pour leur beauté » ?

— Je te le fais pas dire, rétorqua Betina, qui fulminait toujours. Il a manifestement pas vu Yolanda jouer avec son dentier ni écouté Manuela vanter sa surabondante pilosité.

— Mais qui… quoi… que ? bafouillai-je.

— Tu crois que tu vas arriver à formuler une phrase complète ou tu veux de l'aide ? demanda Betina, agacée.

— Qui a écrit ce torchon ? parvins-je enfin à articuler. Donna Quelquechose et Matt Trucmuche, lus-je sous le titre. Matt, Matt, c'est pas l'Anglais dégarni qui s'est perdu chez nous il y a quinze jours ? Le mec qui a interviewé les sœurs Antunes dans le champ d'aubergines ?

— Exact. Je t'avais dit qu'il fallait que ce soit toi qui répondes à ses questions, tu es la seule à parler couramment anglais. Va savoir ce qu'il a compris de ce qu'elles lui ont raconté !

— Mais je croyais que Filipe lui avait servi d'interprète ?

— Filipe était trop occupé à peloter sa petite amie. Et à cause de toi, voilà ce qui nous arrive ! Et tu imagines bien qu'une telle histoire attire tous les pervers de la planète : depuis ce matin, je ne te dis pas le nombre de messages de tarés que j'ai reçus via la page Facebook du village.

— Je t'avais dit qu'on n'avait pas besoin d'ouvrir une page Facebook, répondis-je en parcourant de nouveau l'article. Bon, il n'y a pas mort d'homme non plus.

— Non, on passe juste pour des espèces d'Amazones écervelées aux hormones en folie. Sans compter que je ne sais pas ce que les hommes de notre communauté vont en penser quand ils rentreront ce week-end.

— Personne ne comprend l'anglais, je te rappelle. Il suffit juste de ne pas leur en parler. Tu sais ce qu'on va faire ? dis-je en lui rendant les feuilles. On va oublier toute cette histoire et retourner à nos occupations comme si de rien n'était. Je suis certaine que tout ça n'aura aucune répercussion, assurai-je en retournant à mon rapport agricole.

— J'espère que tu as raison…

J'avais cependant la singulière intuition que ça n'allait pas être si simple.

Noiva do Cordeiro était une charmante bourgade située à presque 500 kilomètres au nord de Rio de Janeiro et à une centaine de kilomètres de Belo Horizonte. Enfin, « charmante », c'est ce que diraient peut-être les guides touristiques s'ils savaient que notre village existait. Pour moi, c'était juste un endroit où j'étais née et que je rêvais parfois de quitter. Niché au creux d'une vallée, Noiva ne comptait que 600 âmes. Et le journal anglais avait hélas raison : les trois quarts des habitants étaient… des habitantes. La légende disait que Noiva avait été fondé en 1891 par Maria Senhorinha de Lima, une femme adultère bannie de sa ville. Une pécheresse. Mythe ou réalité, il n'en demeurait pas moins qu'un parfum de soufre planait sur notre village. Les habitants des vallées voisines ne nous regardaient pas vraiment d'un œil bienveillant et nous étions depuis longtemps oubliées par les pouvoirs publics. Pas de route goudronnée pour se rendre jusqu'à nous, pas de subventions d'Etat, pas d'infrastructures publiques… Le bon côté des choses ? Nous nous autogérions sans que personne n'y trouve rien à redire. Nous appliquions nos propres règles et produisions nos richesses, c'est-à-dire que nous vivions des récoltes que nous vendions dans les marchés environnants, de l'élevage des

bœufs et des produits laitiers que nous fabriquions grâce à nos vaches. Pas de prêtre chez nous, pas de messe ni de religion. Pas de police non plus. Nous élisions une maire tous les deux ans afin de gérer les problèmes administratifs et régler les contentieux entre les personnes.

Et, depuis près d'un an, la maire, c'était moi.

Ana Ribeiro, 30 ans, diplômée de littérature américaine et d'économie, 1,60 m pour cinquante et un kilos, moins de seins que de hanches et des cheveux bruns et bouclés contre lesquels j'avais depuis longtemps perdu la bataille. Fanatique de pop-culture américaine qui avait quitté son village à dix-huit ans pour mieux y revenir quelques années plus tard, après un mariage désastreux qui avait eu le seul mérite d'être bref : 5 mois, 21 jours et 8 heures. Ramon et moi avions tenu plus longtemps que Britney Spears et Jason Allen Alexander mais moins longtemps que Katy Perry et Russell Brand. Nous avions divorcé à l'amiable : il avait embarqué ses planches de surf et moi mes bouquins, et nous avions décidé d'un commun accord qu'il pouvait garder le chat. Cinq mois de traitement n'avaient pas réglé mon problème d'allergie et je ne pouvais même pas le regarder sans me mettre à éternuer en rafales.

— C'est psychologique, avait commenté ma mère d'un ton docte lorsque je lui avais raconté ça, une fois rentrée à Noiva le cœur en bandoulière, avec pour seuls bagages deux valises et un vanity qui contenaient toute ma vie — c'est-à-dire ma collection de CD de Britney et mon exemplaire écorné des *Raisins de la colère*, mon roman préféré. De toute façon ce Ramon n'était pas fait pour toi. Tu rencontreras quelqu'un d'autre, avait-elle prédit en me lisant les lignes de la main gauche. Un homme cultivé et sérieux, pas un *punheteiro*, un petit branleur.

Six ans plus tard, j'étais toujours célibataire, ma mère lisait toujours les lignes de la main, et je ne pouvais toujours pas croiser un chat sans éternuer.

A la décharge du journaliste anglais, il fallait bien admettre que notre village manquait cruellement d'hommes. En semaine, ils n'étaient pas là : ils travaillaient dans les mines d'étain ou dans les usines automobiles près de Belo Horizonte. Et quand ils rentraient le week-end, ils étaient singulièrement en sous-effectif. Si Noemia exagérait grandement dans les propos qu'elle avait tenus devant le journaliste — « Je n'ai embrassé personne depuis longtemps », tiens donc, et Gustavo à la fête des moissons, il compte pour du beurre ? —, il n'en demeurait pas moins qu'il y avait bien longtemps que la plupart d'entre nous avaient abandonné l'idée de rencontrer un jour le prince charmant. Il aurait fallu pour ça qu'il ait un 4x4 en lieu et place de son destrier blanc ainsi qu'une bonne raison de venir nous rendre visite. Deux heures de route poussiéreuse sous un soleil de plomb depuis Belo Horizonte, voilà qui avait de quoi calmer les ardeurs les plus chevaleresques.

***

Deux jours plus tard, je dus me rendre à l'évidence : mon pressentiment

était fondé. L'article du *Telegraph* avait été relayé par tous les journaux de l'hémisphère nord. On parlait de nous dans la presse écrite, à la télévision et internet bruissait de notre histoire : « Femmes en détresse » twittait l'un, « Organisons des voyages pour les sauver de la misère sexuelle » facebookait l'autre. Notre page Facebook n'avait jamais connu d'activité aussi intense et nous croulions sous les propositions les plus saugrenues. Tous les célibataires de la planète voulaient venir nous rendre visite. Certains, plus prudents que d'autres, nous demandaient la liste des femmes disponibles avec photos et mensurations. D'autres — les désespérés — affirmaient avoir déjà pris leurs billets d'avion. Allers simples, évidemment.

— Si ça continue, je vais fermer cette page, soupira Betina.

Depuis le début de mon mandat, elle était officiellement devenue ma chargée de communication bénévole. Ça voulait dire qu'elle s'occupait avant tout de gérer le planning de la salle des fêtes.

— « Je m'appelle Ryan, je vis au Pakistan, je mesure 1,56 m et je sais donner du plaisir aux femmes… », traduisis-je à mi-voix, penchée sur l'épaule de Betina. Tous ces hommes ne savaient même pas que nous existions il y a deux jours ! Et ils ne parlent même pas portugais !

— Je me demande ce qui va suivre, répondit Betina en faisant défiler la page vers le bas pour survoler les messages les plus récents. Vu que nous sommes « les femmes les plus belles du Brésil » — elle mima les guillemets avec ses doigts —, je suppose qu'on va bientôt nous proposer d'acheter nos ovules ou de servir de mères porteuses.

— C'est un véritable cauchemar. Espérons que tout ça va s'arrêter là et qu'on ne va voir personne débarquer en vrai.

— Je serais toi, je mettrais mon optimisme en sourdine. Il y en a au moins un qui va débarquer, c'est celui-là, annonça Betina en faisant pivoter un peu l'ordinateur portable vers moi, le doigt tendu vers l'un des messages.

> Chère madame (je suppose au vu des articles qui parlent de vous ces derniers jours que je ne prends pas beaucoup de risque en utilisant le féminin),Je suis enseignant en anthropologie à l'Université fédérale de Rio de Janeiro. Le directeur du département des Sciences humaines s'est montré très intéressé par le fonctionnement matriarcal de votre communauté et il a émis le souhait que je vienne étudier votre système sur place. J'aimerais beaucoup observer votre village pendant une semaine : je vous promets de me montrer le plus discret possible et de ne gêner en rien vos activités quotidiennes. Je pense arriver le 1er septembre.
> Cordialement,
> João Torres

Je levai les yeux vers le calendrier défraîchi punaisé au mur : nous étions le 1er septembre.

— Voyons le bon côté des choses, répondis-je avec un sourire forcé, au moins, celui-là parle portugais. Ça devrait limiter les malentendus.

— Ana ! Ana !

Un cri strident me parvint depuis la fenêtre.

— Quoi ? demandai-je en me penchant au-dessus des énormes plants de gunnère qui avaient envahi l'étroite plate-bande entre la maison et la route en terre battue.

Noemia se tenait les côtes, haletante, le chapeau en paille de travers. Elle avait dû parcourir en courant les huit cents mètres qui séparaient les plantations de la première maison du village, à savoir la mairie.

— Il y a un drôle de mec qui pose des questions bizarres, parvint-elle à articuler. Il est arrivé en voiture il y a un quart d'heure.

— Un journaliste ? demandai-je, inquiète.

Betina et moi n'avions rien raconté aux autres membres de la communauté, mais je savais qu'il ne faudrait pas longtemps avant que l'une d'elles voie quelque chose sur la page Facebook, même si Betina effaçait tous les messages au fur et à mesure. Nous ne pourrions pas garder le secret éternellement.

— Non, je crois pas. Il a dit qu'il était prof. Qu'est-ce qu'un prof viendrait faire ici ? demanda Noemia, qui avait repris son souffle.

— J'arrive. Je pense que le mec du message vient d'arriver, dis-je à Betina en enfilant mon chapeau de paille. Souhaite-moi bon courage.

— C'est à moi qu'il faut souhaiter bon courage, rétorqua mon amie. Voilà qu'un Américain me demande si le Brésil pratique l'extradition vers les Etats-Unis et si notre sol se prête à la culture du cannabis. La journée va être longue.

2

Noemia et moi empruntâmes d'un pas vif le chemin qui menait aux plantations. C'était en fait la route principale qui serpentait dans le village et d'où s'étoilaient des sentiers plus petits et plus étroits. Rien n'était goudronné chez nous, et une poussière claire collait en permanence à nos semelles. J'aimais bien cet aspect rustique : j'avais l'impression de vivre dans un endroit oublié par la modernité, même si, de manière paradoxale, nous avions accès à tout ce que nous voulions grâce à internet. Après les années passées dans la modernité agressive de Rio, j'avais apprécié de retrouver le calme de notre vallée.

Calme qui, je le craignais, n'allait pas durer.

La première chose que je vis quand nous arrivâmes en vue du champ de tomates dans lequel était censée s'affairer une grande partie de la communauté, c'était que le travail s'était arrêté. Les chapeaux de paille habituellement disséminés dans les rangées de plants de tomates étaient tous regroupés sur le sentier, autour d'un homme qui dépassait tout le monde d'une bonne tête.

Je m'approchai d'un pas décidé.

— Ah, Ana ! s'exclamèrent à l'unisson plusieurs de mes administrées. Ce type prétend qu'il est venu pour nous étudier !

— Il paraît qu'il y a eu des articles sur nous dans les journaux ? s'étonna Manuela.

Merde.

Je jouai des coudes pour fendre la foule qui s'était agglutinée autour de l'homme qui me tournait le dos et dont je ne voyais pour l'instant que la chevelure sombre.

— C'est quoi ce délire ?

— On est célèbres et tu ne nous l'avais pas dit ?

— On va devenir riches ?

— Faire de la télé ?

Je ne répondis pas et finis par arriver au niveau de notre visiteur. De près, il était encore plus grand que ce que je pensais : il devait mesurer un bon mètre quatre-vingt-cinq.

— Excusez-moi, dis-je en lui donnant une légère tape sur l'épaule. João Torres ?

Il se retourna.

Si jamais un magazine masculin avait besoin d'un homme pour illustrer l'article « intellectuel chic », on l'avait sous la main.

Le grand brun qui me faisait face portait un costume en lin beige qui avait mal supporté le trajet en avion depuis Rio et les deux heures de route poussiéreuse depuis Belo Horizonte. Sa chemise blanche était entièrement boutonnée et, malgré les 25°C et le soleil qui baignait les champs, il portait une cravate. Mais pas de chapeau.

Touriste, pensai-je.

— João Torres ? répétai-je.

— Lui-même, répondit-il, l'air soulagé.

Il avait une voix mélodieuse et grave. Je le dévisageai sans vergogne : après tout, il était venu chez nous sur la foi d'un article idiot et il y avait de fortes chances pour qu'il s'attende à tomber sur une horde de femelles surexcitées. Ses yeux sombres étaient protégés par des lunettes à monture épaisse comme on en portait dans les films américains des années 1970. Il avait une mâchoire carrée et des lèvres très fines, pour l'heure étirées en un sourire poli.

Autour de nous, les questions s'étaient tues. Tout le monde tentait de saisir ce qui se passait.

— Ana Ribeiro, dis-je en lui tendant la main. Venez, on sera mieux pour discuter loin de ces femmes affamées.

Il m'emboîta le pas non sans leur avoir lancé un regard inquiet.

Je ris intérieurement. Si cet homme s'avérait crédule à ce point, son séjour serait peut-être plus amusant que ce que j'avais craint.

— Je suis la maire de ce village, expliquai-je tandis que nous nous éloignions et que toutes retournaient à leurs plants de tomates, non sans nous jeter des regards curieux ponctués de chuchotements.

— Enchanté de faire votre connaissance. Je suis vraiment désolé de débarquer comme ça, je vous promets de vous déranger le moins possible. Je peux garer ma voiture dans le village ?

— Bien sûr. Je vais monter avec vous, comme ça je vous montrerai où vous pouvez la laisser.

Il me jeta un regard un peu anxieux.

— Ne vous inquiétez pas, repris-je sur un ton léger. Je ne me jette jamais sur les hommes au volant. C'est trop dangereux.

Je lus de la perplexité dans son regard.

— Ecoutez, João… vous permettez que je vous appelle João ?

Il acquiesça sans me quitter des yeux.

— Je ne comprends pas très bien pourquoi vous êtes là ni ce que vous imaginez à notre sujet, mais je peux vous assurer que ce qu'ont raconté les journaux n'est qu'un tissu d'inexactitudes et de contre-vérités. Nous ne sommes ni des Amazones ni des sirènes qui cherchent à attirer les hommes dans leurs filets pour s'approprier leur semence. Nous sommes juste des

femmes qui gèrent un village, c'est tout. Certaines d'entre nous sont mariées, et j'en soupçonne au moins deux d'être lesbiennes. Donc vous n'avez aucune raison d'avoir peur. Vous ne serez pas violé par des bacchantes échevelées. En revanche, si je peux me permettre de vous donner un conseil, ne laissez pas Yolanda vous faire des démonstrations de dentier ; pour le coup, vous seriez vraiment traumatisé.

João me regarda un instant en silence puis un sourire franc étira ses lèvres et fit briller ses yeux.

— D'accord. C'est bien noté. Vous en connaissez un rayon côté mythologie, constata-t-il en mettant le contact.

— J'ai fait des études de littérature américaine. Entre autres. Avancez jusqu'à la première maison. Vous pourrez vous garer sur le côté.

— Vous avez étudié à Rio ?

— Oui. Dans la fac où vous enseignez. J'ai l'impression que c'était il y a une éternité. Qu'est-ce qui vous amène si loin de chez vous ?

João soupira.

— Je vais être franc avec vous, Ana, je n'ai pas vraiment eu le choix. Le directeur de mon département est un arriviste illuminé qui pense que votre village nous permettra d'obtenir des dotations suffisantes pour l'année universitaire. Comme je suis le plus jeune du département, c'est sur moi qu'est retombée la corvée.

Il me jeta un regard contrit.

— Pardon. N'allez pas croire que je vous en veuille de quoi que ce soit.

— Je comprends très bien, répondis-je sur un ton léger. Pourquoi n'avez-vous pas refusé ?

— Il m'a clairement fait comprendre que les cours que je donnerai cette année seraient fonction de ce voyage.

— Du chantage, hein ? Votre directeur est un homme charmant.

Tout en parlant, nous étions parvenus devant la petite maison blanche qui servait de mairie.

— Garez-vous là, ordonnai-je en désignant le côté de la bâtisse.

Il obtempéra, s'emmêla dans les pédales et la voiture cala avec un grognement sourd.

— Je ne suis pas habitué à conduire, s'excusa João. Je ne me déplace qu'à vélo.

Il avait décidément tout de l'universitaire. L'Univers ne pouvait-il pas m'envoyer plutôt Docteur Mamour ou Docteur Glamour ? Même sans blouse blanche. Je n'étais pas très exigeante.

Nous descendîmes du véhicule et je pénétrai dans la maison, João sur les talons.

— Nous sommes dans la mairie, expliquai-je en accrochant mon chapeau à la patère dans la minuscule entrée. Quand quelqu'un est élu maire, il s'installe ici pour deux ans.

— Vous habitiez où avant ? demanda João en jetant un regard curieux

autour de lui.

— Chez ma mère. J’y retournerai à la fin de mon mandat. On ne fait pas vraiment construire de nouvelles maisons par ici. Chacun hérite de celle de ses parents.

— Les journaux prétendent que la moyenne d’âge dans votre village est très jeune. C’est vrai ?

— Bof. Maria, la doyenne, a soixante-trois ans. Je vous donnerai accès à nos archives et à notre état civil si vous voulez.

— C’est gentil, merci.

Tout en parlant, João avait fait le tour de la petite pièce qui me servait de bureau. Je ne faisais plus attention à mon environnement depuis belle lurette et, en le voyant tout observer, je me demandai à quoi pouvait bien ressembler la pièce aux yeux d’un étranger, citadin et cultivé de surcroît. Les murs étaient recouverts d’un papier peint d’un jaune délavé qui avait connu des jours meilleurs. Le carrelage du sol était fendillé et les meubles de bric et de broc : un grand bureau de bois sombre, des chaises en paille, un canapé qui avait connu son heure de gloire lors du mandat d’un prédécesseur très éloigné, une bibliothèque rouge et une commode sur laquelle j’avais installé le bar à alcools. Mais ce qui retenait apparemment l’attention de João, c’était la décoration qui ornait les murs. Son regard fit le tour de la pièce avant de se poser sur moi.

J’avais punaisé sur la plupart des surfaces disponibles des posters de Britney Spears.

Je rougis.

— Oui, bon, ça va, hein, pour être maire, je n’en suis pas moins fan, marmonnai-je.

Contre toute attente, João éclata de rire.

— Ne le prenez pas personnellement, s’excusa-t-il. C’est juste qu’en venant ici, je m’attendais certainement à beaucoup de choses mais pas à rencontrer une maire qui prend ses décisions sous des posters de Britney Spears.

— C’est mon guide spirituel, rétorquai-je. Quand j’ai une décision particulièrement épineuse à prendre, je me demande toujours : « A ma place, que ferait Britney ? » Bon, évidemment, il faut parfois que je résiste à l’envie pressante de me raser la tête ou de fouetter mon adjointe en chantant *Work bitch*.

João me regarda, visiblement décontenancé.

— Je plaisante, le rassurai-je. Je n’ai pas d’adjointe.

Il me regarda comme si j’étais folle (ce que j’étais assurément un peu, je voulais bien le reconnaître) puis, à ma grande surprise, un sourire franc et lumineux étira ses lèvres fines. Il avait un beau sourire, qui dévoilait deux rangées de dents blanches et régulières. Un sourire d’acteur américain.

C’était à mon tour d’être légèrement désarçonnée.

— Bon, qu’est-ce qu’on va bien pouvoir faire de vous ? lançai-je.

Maintenant qu'il est acquis qu'on ne vous sacrifiera pas à la pleine lune après avoir abusé de votre corps, il faut bien que je vous loge. Je vous préviens, ma chambre d'amis n'est pas luxueuse.

En vrai, ce n'était même pas une chambre d'amis.

— Je ne veux pas m'imposer, protesta João. Je peux très bien aller à l'hôtel.

J'éclatai de rire.

— Il n'y a pas d'hôtel à Noiva. Aucun touriste ne vient jamais se perdre par ici.

Je le précédai dans le couloir qui menait aux pièces situées à l'arrière de la maison : deux grandes chambres, une salle de bains et une cuisine. Comme la mairie changeait de locataire environ tous les deux ans (certaines briguaient parfois un second mandat mais jamais plus), personne ne se donnait la peine d'y faire des travaux de rénovation ou de l'agrandir. On se contentait de poser nos affaires et d'accrocher nos cadres. Comme je n'avais pas d'enfants, j'avais transformé la deuxième chambre en bibliothèque : ma mère n'avait pas compris pourquoi j'avais tenu à emporter tous mes bouquins alors qu'elle habitait à six cents mètres, mais je ressentais un véritable inconfort physique, qui pouvait même se transformer en angoisse, si je vivais loin d'eux. J'avais accumulé au cours des années passées à Rio une véritable bibliothèque que je m'étais fait livrer par un transporteur quand j'étais revenue vivre à Noiva. Ça m'avait coûté un rein mais je ne l'avais jamais regretté.

Je poussai la porte.

— Voilà votre chambre, dis-je à João.

Ce dernier fit un pas dans la pièce et regarda autour de lui, stupéfait.

— J'ai l'impression d'être chez moi, commenta-t-il.

— Je prends ça pour un compliment.

Je le regardai faire lentement le tour de la chambre : tous les murs étaient recouverts de livres du sol au plafond. Lorsque j'avais été élue, j'avais fabriqué des bibliothèques de fortune avec des étagères de bois et des briques presque aussi larges que des parpaings. C'était très solide à défaut d'être esthétique. J'y avais rangé mes livres par genre et par ordre alphabétique : moi qui étais parfois si désordonnée, je puisais une grande tranquillité dans le rangement de mes bouquins. Deux étagères près de la fenêtre étaient consacrées à l'économie ; toutes les autres ne contenaient que de la littérature, de tous les continents, avec une préférence pour la littérature américaine. Ma passion. Enfin, après Britney et *Grey's anatomy*.

— Les draps sont propres, dis-je avec un petit geste de la main vers le lit. Je vous laisse vous installer. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à ouvrir les placards. Faites comme chez vous.

Je tournai les talons pour quitter la pièce lorsque la voix de João me rattrapa.

— Ana ?

— Oui ? demandai-je en passant la tête par l'embrasure de la porte.

— Merci de me loger d'aussi bonne grâce. C'est vraiment très gentil de votre part.

— Hum. On verra si vous dites toujours ça quand vous aurez goûté ma cuisine.

Sur ce, je regagnai mon bureau. Il me sembla l'entendre rire.

3

Je laissai João s'installer et sortis de chez moi à la recherche de Betina. Si elle n'était plus à la mairie, il y avait de fortes chances pour qu'elle soit à La Cantina, ce qui, à Noiva, était ce qui ressemblait de plus près à un bar.

Je remontai la route, contournai la salle des fêtes, dépassai quelques maisons et grimpai les trois marches de bois qui permettaient d'accéder à La Cantina. La porte était comme d'habitude grande ouverte et je fus accueillie par un brouhaha de voix et de rires.

Tout le village semblait s'être donné rendez-vous chez les sœurs Antunes, qui avaient repris le bar cinq ans auparavant, lorsque leur père avait décidé de partir passer sa retraite bien méritée en bord de mer.

— Ah, Ana ! brailla Manuela en levant le bras pour me faire signe.

Je grimaçai intérieurement à la vue du buisson sombre qui se dressait, fier et indompté, sous son aisselle. Manuela avait décidé une bonne fois pour toutes que si Dieu nous avait donné du poil, c'était pour le garder. Comme je ne croyais pas en Dieu, j'avais pour ma part investi depuis longtemps dans un épilateur électrique, mais j'avais abandonné tout espoir de convaincre Manuela.

L'exclamation de Manuela avait fait baisser le volume sonore des conversations et tous les regards convergèrent vers moi. Je me frayai un chemin à travers la foule. Puisque toute la communauté avait décidé de venir prendre un verre en plein milieu d'après-midi, autant en profiter pour leur expliquer ce qui se passait.

Une fois au bar, je pris appui sur un tabouret et me juchai sur le comptoir : cette position me permettrait de voir tout le monde sans problème.

— Bon, commençai-je, comme vous le savez peut-être, un journal anglais…

Dix minutes plus tard, j'avais la gorge en feu de m'être égosillée pour tenter de contrôler l'excitation de mes administrées. En vain, évidemment.

— Tiens, me dit Olivia en me tendant un Coca. Tu l'as bien mérité.

Je saisis la bouteille de verre avec gratitude et la fis rouler sur mon front.

— Bon, on dirait que tout est sous contrôle finalement, commenta la voix de Betina derrière moi.

Je me retournai, la bouteille toujours sur le front.

— Vraiment ? Je pense que nous n'avons pas la même définition de

« contrôle », toi et moi.

Betina haussa une épaule et rejeta ses cheveux sombres en arrière, dévoilant ses nombreux piercings dans les oreilles.

— Et sinon, il est comment le prof qui vient de Rio ?

— Il se baladerait avec un panneau : « Je suis universitaire » que ça ne pourrait pas être pire.

— Tant que ça ? demanda Betina.

— Il porte une cravate, B., une cravate. Tu te rends compte ?

— Je sais pas, ça peut être sexy, une cravate, comme l'autre, là, le milliardaire du bouquin et ses cravates grises, comment il s'appelle déjà ?

— Christian Grey ? intervint Olivia, qui n'avait pas perdu une miette de notre conversation.

Je faillis m'étouffer dans mon Coca.

— Crois-moi, il n'a rien de commun avec Christian Grey. Genre, même pas dans le noir par une nuit sans lune.

— Si tu le dis, répondit mon amie. Et qu'est-ce qu'il compte faire ici ?

— Etudier le fonctionnement de notre société.

— Ah bon ? Ça veut dire qu'il va assister à toutes nos activités ?

— Je suppose.

— Eh ben, il me tarde de voir ça. Tu lui as parlé du club tricot de Maria ? Et des vidéos de Raquel ? Il va pas être déçu du voyage.

Pour toute réponse, je me contentai de soupirer.

***

Lorsque je regagnai ma maison un peu plus tard, je trouvai João assis à la table de la cuisine face à un ordinateur portable dernier cri.

— Vous êtes bien installé ? demandai-je en ouvrant le frigo.

Cuisiner était une corvée que je m'imposais le moins possible, m'invitant chez ma mère plus souvent qu'à mon tour, mais je me sentais tenue de faire un effort pour mon « invité ». Le frigo m'offrait une grande variété de choix : des courgettes, des aubergines, tiens, encore des courgettes, du jambon et un vieux reste de fromage. Je refermai la porte et m'attaquai aux placards : à part des oignons, un fond de riz et quelques œufs, je n'avais strictement rien à manger. Je pouvais toujours faire un saut à l'épicerie tenue par Daniela, mais ça ne rendrait pas ma cuisine mangeable pour autant. Il me restait l'option maman. Qui serait ravie d'avoir un invité. Un peu trop ravie peut-être.

Je soupirai.

— Un problème ?

Je tournai la tête. João me dévisageait, l'air sincèrement concerné.

— Je ne sais pas quoi vous faire à manger, expliquai-je. Je suis nulle en cuisine. En général, je grignote des biscuits apéritifs ou je m'invite chez ma mère. Je ne fais pas souvent les courses, et du coup, j'ai pas grand-chose dans les placards.

— Laissez-moi faire, proposa João en se levant. Vous avez la gentillesse de me loger alors que vous ne me connaissez même pas, la moindre des choses que je puisse faire c'est de cuisiner.

Je le regardai un instant, puis acquiesçai.

— Si vous voulez. Mais je ne sais pas trop ce que vous allez pouvoir faire avec ça.

— Voyons voir…

Il ouvrit à son tour le frigo et les placards, puis disposa sur le plan de travail une planche à découper, un bol, trois courgettes, un oignon, le jambon restant, le morceau de fromage et les œufs.

— Je vais faire une frittata, expliqua-t-il en mettant le four à préchauffer. Vous connaissez ?

Je secouai la tête.

— C'est un plat italien. Une variante de l'omelette.

Je le regardai rouler les manches de sa chemise. Je remarquai soudain qu'il avait enlevé sa cravate, ce qui le rajeunissait étrangement. Il avait des avant-bras musclés et, sans m'en rendre compte, je laissai mon regard errer sur son torse, dissimulé sous sa chemise trop grande. Il m'avait de nouveau tourné le dos et lorsqu'il avança le bras pour saisir un couteau, les muscles de ses épaules tendirent le tissu de sa chemise. *Depuis quand les universitaires sont-ils musclés ?* me demandai-je, étonnée. Indifférent à mon regard, João ouvrit le robinet pour laver les courgettes. Il était placé de trois quarts par rapport à moi et je ne pus m'empêcher de regarder sa large main aller et venir sur toute la longueur du légume pour en ôter la terre. C'était une vision délicieusement… excitante.

Oh, sainte Britney, *qu'est-ce qui m'arrive ?* songeai-je. Etais-je en train de fantasmer sur un universitaire qui lavait des courgettes ? Matt Machin avait raison : nous étions vraiment en manque d'hommes.

La vérité, c'était que si on exceptait les virées à Belo Horizonte avec Betina une fois par mois — où il m'arrivait parfois de coucher avec un mec rencontré dans un bar —, j'étais cruellement privée de sexe depuis mon retour à Noiva, six ans auparavant. Autant dire une éternité. J'avais même fini par investir dans un *sextoy* acheté sur internet : ça ne remplaçait pas un homme mais au moins n'étais-je plus en manque d'orgasmes. La proximité des bras musclés de João faisait donc naître dans mon esprit des images pour le moins… intéressantes. J'imaginais ses larges mains sur mes seins, mes hanches, mes fesses, ma…

— Ana ? Ana ?

Je revins brutalement à la réalité. João me dévisageait, un torchon à la main.

— Oui ? répondis-je. Excusez-moi, j'étais en train de penser au rapport d'agriculture que je dois finir de lire.

— Pas de problème. Je me demandais juste où était le sel. Je n'arrive pas à mettre la main dessus.

— Euh, c’est parce que je n’en ai pas. Désolée. J’ai oublié d’en racheter quand je suis tombée en rade. Il y a deux mois.

João eut un petit rire.

— Pas grave. Je mettrai plus de piment. Ça, vous en avez en quantité.

— C’est pour les cocktails, expliquai-je. Je suis une très mauvaise cuisinière mais une très bonne barmaid. J’aurais pu faire carrière.

— Pourquoi ne pas l’avoir fait ? demanda tranquillement João en allumant le feu sous la poêle.

Dix secondes plus tard, une délicieuse odeur d’oignons en train de fondre se répandit dans ma cuisine.

— Bonne question. En vrai, je ne savais pas trop quoi faire de ma vie, il faut croire. Quand mon mariage a tourné au désastre, je me suis dit que c’était l’occasion rêvée de rentrer au village.

— Vous étiez encore à Rio ?

João avait ajouté les courgettes coupées en petits dés et il remuait le mélange.

— Oui. Je suis partie du village pour aller à la fac. En réalité, j’étais déjà partie, puisque j’étais interne au lycée de Belo Horizonte — quand on veut faire des études, on ne peut pas rester à Noiva. Et puis j’ai rencontré Ramon. Il était grand et beau, il sentait bon le sable chaud et j’ai gobé tout ce qu’il m’a raconté. Il s’est avéré que je n’étais pas la seule à qui il faisait des promesses qu’il ne tenait pas, alors on a divorcé.

— Je suis désolé.

Il me regardait droit dans les yeux et j’eus l’impression qu’il le pensait vraiment.

— Bah, il n’y a pas mort d’homme, répondis-je avec désinvolture. Je pense avec le recul que je n’étais pas amoureuse de lui. C’était juste une erreur de jeunesse.

João me considéra en silence un instant puis se retourna vers le plan de travail. Il cassa six œufs dans le bol et se mit à les battre énergiquement, ce qui fit jouer les muscles de son avant-bras. Je détournai les yeux. Pas question de laisser de nouveau des fantasmes incongrus envahir mon esprit.

— Et vous ? C’est quoi votre histoire ? Vous êtes marié ? Gay ?

Il pivota vers moi, fourchette en l’air, et me regarda, surpris.

— J’ai l’air gay ? demanda-t-il en haussant un sourcil.

— Pas vraiment, mais bon, de nos jours, c’est pas toujours facile de s’y retrouver. Quand on pense que Matt Bomer est gay et marié avec un homme…

— Qui est Matt Bomer ?

— Un acteur américain. Beau comme un Apollon photoshopé.

João sourit.

— Je ne suis pas gay. Pas marié non plus.

Il retourna à sa frittata sans rien ajouter de plus. L’odeur qui montait de la poêle mettait au supplice mon estomac affamé : plongée dans mes dossiers,

j'avais sauté le déjeuner.

— Alors ? insistai-je. Donnez-moi un os à ronger, par pitié. Ici, on sait tout de la vie des gens et on ne voit pas souvent d'étrangers. J'en suis réduite à me passionner pour la vie des stars américaines.

— Vous avez vos personnages de fiction, aussi, fit remarquer João.

— Exact, répondis-je, un peu étonnée par sa perspicacité. C'est pour ça que je lis autant. Mais pour une fois que j'ai un homme sous la main, je vous préviens que je ne vous lâcherai pas tant que vous ne m'aurez pas dit quelque chose sur vous.

— O.K., capitula João en enfournant la frittata. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Quel âge avez-vous ?

— Trente-huit ans.

— Votre roman préféré ?

— *Cent ans de solitude*.

João me faisait désormais face, adossé contre le plan de travail, les bras croisés, une spatule en main.

— Votre chanteur préféré ? Et s'il vous plaît, ne dites pas Gilberto Gil.

— Je n'aime que l'opéra, répondit João en souriant.

— Non ? Quel cliché ! m'exclamai-je en posant la main sur le cœur, faussement théâtrale. Heureusement que vous m'avez rencontrée, je vais pouvoir vous faire découvrir Britney. C'est quand même la plus grande chanteuse du siècle. Elle a vendu plus de trente-quatre millions d'albums, ça fait rêver, non ? Et sinon, vous avez beaucoup voyagé ?

— On peut dire ça, répondit João.

— Allez, faites-moi la liste des pays que vous avez visités.

— Je suis allé plusieurs fois aux Etats-Unis. New York, Washington, Boston, Los Angeles, Atlanta, Seattle. Une fois au Canada, à Vancouver. Je suis allé deux fois à Londres, en Angleterre, une fois à Paris, en France, et plusieurs fois en Italie. Je connais bien le Chili, aussi.

— Oh la la, et dire que moi je n'ai jamais quitté le Brésil. Vous avez fait tout ça pour le boulot, à la recherche de sociétés matriarcales ?

— En partie, répondit-il en souriant. Et en partie pour le plaisir.

C'est alors que je me rendis compte que j'aimais beaucoup son sourire. Et sa façon de me regarder droit dans les yeux quand il me parlait.

Je détournai le regard, embarrassée, et décidai de mettre le couvert pour m'occuper.

— Parlez-moi un peu de votre village, demanda João une fois la frittata servie.

J'avais ouvert une bouteille de vin rouge : ça, au moins, je n'en manquais jamais.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire, répondis-je en goûtant un morceau d'omelette. Oh, que c'est bon !

— Merci. Où sont les hommes ? Je n'ai croisé que des femmes en

arrivant.

— Ils gagnent leur vie vers Belo Horizonte. Ils sont mineurs ou ouvriers pour la plupart. Et tous mariés avec des habitantes de Noiva. Il n'y a pas d'hommes célibataires ici.

— Pourquoi tant de femmes ?

— Je n'en ai aucune idée. Je suppose que les hommes n'aiment pas vraiment notre façon de voir les choses. On fait les règles à notre manière, vous savez, et on a clairement pris le pouvoir, c'est vrai. Ceux qui ne sont pas contents partent vivre ailleurs. Il faut être un peu fou pour accepter de venir s'installer ici quand on est un homme.

— Ou chercher la paix, répondit João. C'est très paisible par ici. On est bien loin de l'agitation de la ville.

La nuit se déversait par la fenêtre ouverte et venait heurter la moustiquaire, qui retenait prisonniers les insectes nocturnes. L'odeur entêtante des goyaviers nous parvenait, mêlée à celle des orchidées sauvages.

— C'est trop calme parfois, répondis-je. Il m'arrive de rêver que je m'échappe d'ici, que je retrouve la civilisation bruyante et agressive, mais tellement vivante. C'est pour ça que je me suis présentée aux élections l'année dernière. J'en avais assez de passer mes journées dans les plantations. J'ai parfois l'impression que je devrais m'en aller.

— Pourquoi rester alors ?

— Bonne question.

Je soupirai et tendis la main vers la bouteille de vin. Je me rendis alors compte que João m'avait déjà resservie.

— Je suis rentrée pour panser mes plaies, et je crois que je me suis laissé entraîner par la douceur de la communauté. Il y a des avantages à vivre entre femmes : on ne se sent pas obligée de se maquiller tous les jours ; on ne fait pas attention à son langage ; on se connaît toutes ; on se fait confiance. C'est une vie facile. Mais parfois, je rêve que la vie a plus à m'offrir que régler un différend pour quelques aubergines. Je…

La sonnerie de mon téléphone portable m'interrompit. Betina.

— Ana, qu'est-ce que tu fous ? On t'attend pour le bingo !

Je posai les yeux sur la pendule du four : 21 heures passées.

— Merde. J'arrive, dis-je en raccrochant. On est jeudi, c'est le bingo, expliquai-je en me levant. Venez avec moi, comme ça je vous présenterai tout le monde.

João posa lentement sa serviette.

— Euh, je ne sais pas si je suis prêt à…

— Rencontrer une foule de femmes aux hormones en folie ? Bien sûr que si. Vous êtes venu pour ça, non ? Allez, faites pas votre chochotte ! La science n'attend pas !

4

Le lendemain matin, je me levai aux aurores comme d'habitude. Je m'étirai puis sautai à bas de mon lit. Quelques flexions, quelques abdos, quelques assouplissements : après ces cinq minutes de sacrifice sur l'autel du sport, j'estimai que j'en avais assez fait et je me dirigeai vers la cuisine en chantonnant *Overprotected* de Britney. Je fourrageai dans le placard à la recherche des céréales en me déhanchant. J'attrapai un bol et une cuillère que je posai sur la table, sans cesser de chanter, tout en ondulant du bassin.

— *What am I to do with my life*

You will find out don't worry

How am I supposed to know what's right ?

Je venais d'entamer le deuxième refrain, la cuillère devant la bouche comme un micro, les yeux fermés, les fesses en arrière, lorsque j'entendis quelqu'un toussoter discrètement.

J'ouvris les yeux.

João se tenait dans l'embrasure de la porte. Il avait troqué son costume froissé contre un jean et un T-shirt et ses cheveux étaient humides comme s'il sortait de la douche. Il s'était manifestement contenté d'y passer la main sans se peigner : une mèche rebelle retombait sur son front.

— Bonjour, dit-il.

Ses yeux pétillaient derrière les verres de ses lunettes.

Je m'assis immédiatement et dissimulai ma gêne en plongeant le nez dans mon bol de céréales.

— Bonjour, répondis-je sur un ton que j'espérais détaché. Vous avez bien dormi ?

— Très bien. J'avais un peu peur de rêver de Manuela et Yolanda mais même pas.

Je levai le nez. Etait-il sérieux ?

— Les femmes de cette communauté sont très… attachantes, poursuivit-il en souriant. Vous avez du café ?

— Instantané seulement.

— Pas de problème.

Une chose était certaine : João n'était pas du genre à se plaindre de l'état de mes placards.

— Qu'est-ce que vous faites aujourd'hui ? demanda-t-il en cherchant une

tasse.

— Vous voulez dire une fois que j'aurai fini de me ridiculiser en chantant ?

— Vous n'étiez pas ridicule du tout, Ana.

Il avait une façon particulière de prononcer mon prénom, en en détachant soigneusement les deux syllabes comme pour le faire durer plus longtemps. C'était très… sexy. Je levai les yeux de mon bol de céréales et rencontrai ses prunelles sombres, rivées aux miennes. Malgré les lunettes, il avait un regard intense. Je détournai les yeux.

— Eh bien, aujourd'hui c'est une journée chargée. J'ai de la paperasse en retard, comme d'habitude, et il faut que j'aille faire un tour au lac. Noemia dit qu'il y a un problème avec l'irrigation. Et ce soir, c'est soirée dansante. On en fait une par mois environ. Betina chante et il nous arrive de faire un concours de danse. Ce soir, c'est samba. Mais vous n'êtes pas obligé de me suivre toute la journée. Vous pouvez faire ce que bon vous semble, dis-je en me levant pour poser mon bol dans l'évier.

— Je pensais interviewer certaines femmes qui ont accepté hier soir. Que diriez-vous si je vous rejoignais pour aller au lac ? J'aimerais bien voir le travail sur le terrain.

— Pas de problème. J'irai après le déjeuner. Retrouvons-nous ici vers 14 heures, d'accord ? Ah, et, João ?

— Oui ?

— Il vous faut un chapeau. Demandez à une femme mariée de vous en prêter un.

Sur ce, je quittai la cuisine, sans oser me retourner pour vérifier s'il me suivait des yeux.

***

Après avoir passé la matinée plongée dans de la paperasse sans intérêt, je n'eus pas le courage de me nourrir de céréales et allai déjeuner chez ma mère. Comme je pouvais m'y attendre, cette dernière m'attendait de pied ferme.

— Alors, il est comment ce Torres ? demanda-t-elle avant même que j'aie eu le temps de m'asseoir.

— C'est un homme, répondis-je en me servant du *feijão tropeiro*, mon plat préféré, à base de haricots, de saucisses et de bacon.

— Je sais bien, *minha filha*, c'est pour ça que je veux des détails.

— Tu l'as vu au bingo, hier, protestai-je.

En même temps que quasiment tout le village. C'était la première fois que le bingo attirait autant de monde.

— Je l'ai vu de loin, ça ne compte pas. Il est gentil ?

— Oui. Et bien élevé. Et cultivé. Et coincé.

— C'est pas grave, ça, tu le décoinceras.

— Maman !

— Bah, c'est vrai ma chérie, c'est à ça que servent les talents que Dieu nous a donnés à nous autres, les femmes Ribeiro.

— Maman ! répétai-je en me couvrant les oreilles. Je ne veux pas entendre un mot de plus !

— Qu'est-ce que tu crois ? Que parce que je suis ta mère, je ne peux pas parler de ces choses-là ?

— Si, mais pas avec moi. Avec Tia Terezina par exemple.

— Tia Terezina ? Cette grenouille de bénitier ? Plutôt mourir. Reprends du *feijão*, je l'ai fait rien que pour toi.

La vérité, c'était que João, avec son sourire qui faisait briller ses yeux, ses bras musclés et son regard intense, ne me déplaisait pas. Pour être tout à fait honnête, il me plaisait même beaucoup. Et en plus, il savait faire un plat avec ce qui traînait dans mes placards, ce qui faisait de lui quasiment un super-héros. Je me resservis du *feijão* en souriant.

***

Je parcourus les six cents mètres qui séparaient la maison de ma mère de chez moi en pensant à toutes les qualités héroïques de João quand je vis, en approchant de la mairie, qu'il m'attendait, assis sur les marches de mon perron. *Et en plus, il est ponctuel*, roucoulai-je en mon for intérieur.

— Je vois que vous avez trouvé un chapeau.

— C'est Manuela qui me l'a prêté. Je trouve qu'il me va plutôt bien non ? dit-il en se levant.

— Vous ne l'avez pas mis correctement, attendez, je vous montre.

Je tendis la main et rabaissai un peu le bord du panama afin qu'il dissimule totalement son front.

— Là, c'est mieux.

Il me dominait de toute sa taille et j'étais si près de lui que je sentais son souffle sur ma peau et son parfum, quelque chose de très masculin et de sûrement très cher. Bien malgré moi, mon cœur se mit à battre plus vite. Je levai les yeux et rencontrai ses prunelles sombres. Son regard était énigmatique mais profond.

Je reculai, gênée, et me dirigeai vers ma voiture, un 4x4 hors d'âge. João m'emboîta le pas sans rien dire et nous empruntâmes la route qui menait au lac. Je tâchai de retrouver mes esprits en lui décrivant le paysage qui nous entourait. Le temps que nous arrivions au lac, un quart d'heure plus tard, j'étais de nouveau moi-même.

Je me garai à son extrémité sud, près des canaux d'irrigation, puis sortis une paire de bottes de pêche en caoutchouc et des gants de chantier du coffre. Je les enfilai et me dirigeai vers l'endroit où les canaux plongeaient dans le lac.

— Quel est le problème ? demanda João, qui m'avait suivie.

— Je ne sais pas. Noemia dit que l'irrigation est ralentie, comme si

quelque chose bouchait la canalisation. J'espère que c'est à ce niveau, sinon il faudra faire des prélèvements à plusieurs d'endroits.

— C'est vous qui faites tout ça ?

— Non. Je vais essayer de trouver la source du problème et puis après on avisera.

J'entrai dans l'eau et suivis le tuyau jusqu'à son extrémité. J'avais de l'eau jusqu'à mi-cuisses, presque au niveau où s'arrêtaient mes cuissardes en caoutchouc. Je me penchai et mis la main en tâtonnant dans la canalisation. João me regardait faire en silence depuis la rive, les bras croisés.

— Ah ! dis-je soudain. Je sens quelque chose. Il y a un truc qui coince.

Je me penchai davantage et tirai le plus fort possible, mais ce qui était coincé dans le tuyau résistait. Je plongeai l'autre main dans la canalisation et saisis ce qui en bouchait manifestement l'entrée. Soudain, mon pied dérapa sur le fond vaseux et je basculai en avant, vers le tuyau. Je poussai un cri, ma tête heurta la canalisation métallique et je me retrouvai submergée. L'eau avait beau être peu profonde, elle était boueuse et le choc à la tête m'avait un peu désorientée. J'agitai les bras en essayant de ne pas ouvrir la bouche. Peine perdue, j'avais déjà avalé ce qui me semblait être des litres d'eau.

Soudain, une main ferme me saisit par la taille et je me retrouvai à l'air libre, les bras battant l'air, toussant et crachant.

— Arrêtez de vous agiter !

— Facile à dire, parvins-je à articuler. C'est pas vous qui avez failli vous noyer.

Nous atteignîmes la rive, le bras de João toujours autour de ma taille.

— Asseyez-vous, ordonna-t-il. Vous êtes blessée.

— Où ça ?

— A la tête. Vous avez une plaie là, répondit-il en effleurant légèrement ma tempe droite.

Je grimaçai.

— Vous avez une trousse de secours dans la voiture ?

— Non.

Il me regarda un instant comme si j'avais manqué à tous mes devoirs en m'éloignant du village sans kit de survie, puis, avant que j'aie eu le temps de l'en empêcher, il ôta son T-shirt, le roula en boule et l'appuya sur ma plaie.

— Il est sec, commenta-t-il en voyant que je le dévisageais avec stupéfaction.

— Euh, O.K.

J'essayai de ne pas dévorer son torse des yeux, en vain. Mon regard était attiré par ses pectoraux et ses tablettes de chocolat comme par un aimant. Cet homme était bâti comme un dieu grec. Comment était-ce possible ? Depuis quand les profs de fac faisaient-ils de la musculation ?

— Vous êtes très musclé, constatai-je étourdiment. Et pas du tout poilu.

Je me mordis les lèvres et mis ma remarque sur le compte du choc à la tête.

João sourit.

— Je fais du vélo en compétition depuis plus de vingt ans, je suis obligé de m'épiler. Et de faire de la musculation. Comment va la tête ?

— Bien. J'ai un peu mal, c'est tout.

— Des vertiges ? Des nausées ? La vue trouble ?

— Vous êtes médecin maintenant ? Je vais très bien je vous dis. C'est rien du tout. Je n'ai pas réussi à déboucher la canalisation, il faut que j'y retourne, dis-je en me levant.

— Ça va pas la tête ? s'indigna João.

— Je viens de vous dire que si, ça va très bien, au contraire.

— Ne faites pas la maline. Je vais vous le déboucher votre truc. Restez assise, ordonna-t-il en appuyant sur mon épaule afin que je lui obéisse.

J'obtempérai. Après tout, je pouvais bien le laisser faire. Et en profiter pour contempler son torse nu tout mon soûl.

Il entra dans l'eau. En trois enjambées, il avait atteint la canalisation. Il se pencha, m'offrant une vision délicieuse de ses bras musclés et du haut de son dos. Il faisait beau, ma blessure était peu douloureuse et la vision de cet homme en train d'ahaner pour déboucher le tuyau était tout simplement… sublime. Il tira une seule fois et ramena à lui un épais tas d'algues verdâtres.

— Je ne sais pas si j'ai tout enlevé, dit-il en regagnant la berge. Je pense qu'il va falloir curer la canalisation.

— J'en parlerai à Gustavo, il a le matériel pour ça. Merci.

— De rien. Vous voulez que je conduise ?

— Vu votre façon de malmener la voiture de location, non merci. Mais c'est gentil de proposer.

Le trajet de retour se déroula en silence. Mes pensées étaient pleines des muscles de João et je n'étais pas certaine de vouloir savoir ce que contenaient les siennes.

Je décidai de prendre une douche pour chasser les dernières traces de ma mésaventure, avant d'aller me faire soigner par ma mère. Quand je sortis de la salle de bains, João avait disparu.

5

J'étais en train de mettre du rouge à lèvres lorsque j'entendis la porte d'entrée.

— Ana ? Vous êtes là ?

— Oui ! Dans la salle de bains !

Un bruit de pas, puis João s'encadra dans l'embrasure de la porte.

— Vous êtes… sublime, murmura-t-il dans un souffle.

— Euh… merci.

Je me sentis rougir bien malgré moi.

— Il y a un *dress code* pour la soirée dansante ?

— Non, on s'habille comme on veut. Les hommes mettent en général leur pantalon propre et c'est tout.

— Donnez-moi dix minutes. Et la salle de bains.

Je gagnai mon bureau où je tâchai de m'occuper pendant huit minutes et demie. Je faisais semblant de lire le rapport de dix lignes que Daniela avait consacré à la fréquentation de sa supérette sur les six derniers mois lorsque João entra dans la pièce.

Sainte Britney.

Il portait un costume noir cintré sur une chemise blanche et il avait enlevé ses lunettes. Clark Kent s'était transformé en Superman. Je déglutis en me demandant ce que dirait Britney dans cette situation. Elle lui sauterait certainement dessus en lui susurrant *I'm a slave 4 U.* Mais j'avais un peu peur qu'au vu de notre relation ce soit légèrement *too much*.

— Vous êtes très élégant, finis-je par dire.

— Merci. Je voulais être à la hauteur de ma cavalière.

Je sentis tous mes espoirs s'effondrer. Il s'était fait beau pour une autre femme. Qui ça pouvait bien être ? Noemia ? Olivia ? Betina ? Raquel ? Je savais qu'il avait passé du temps avec chacune d'entre elles et j'étais persuadée qu'elles avaient toutes essayé de lui mettre le grappin dessus.

— Ana ? Vous allez bien ?

Je revins à la réalité.

— Oui, oui, très bien. Qui est votre cavalière ?

Autant arracher le sparadrap tout de suite, ça me ferait moins mal.

Il me lança un regard surpris.

— Vous, bien sûr. Enfin, à moins que vous ayez déjà un cavalier.

— Non, non, pas du tout. Je suis ravie d'aller danser avec vous, parvins-je à articuler.

Merci, sainte Britney, dis-je dans ma tête.

— Attendez de m'avoir vu danser avant de vous réjouir, répondit-il en souriant.

Sans ses lunettes, son sourire était encore plus séduisant.

Il nous fallut trois minutes pour atteindre la salle des fêtes. Le comité de décoration bénévole s'était surpassé, certainement en l'honneur de notre invité. Des ballons et des guirlandes envahissaient le moindre espace libre et les tables dédiées au buffet croulaient sous les victuailles. La sono déversait un medley de chansons de toutes les époques et de tous les genres. La moitié du village avait envahi la piste, l'autre moitié bavardait, un verre à la main. Il y eut un mouvement sur l'estrade, puis Betina prit le micro. La bande-son se tut et fut remplacée par une autre. Je reconnus les premières notes de *Tempo perdido*, ma samba préférée de tous les temps.

— Et si vous me montriez de quoi vous êtes capable ? demandai-je à João.

— Avec plaisir.

Il me prit par la main et m'entraîna à sa suite.

La voix de Betina s'éleva, charmeuse.

Mesmo derramando lagrimas…

Même quand je verse des larmes…

Mes pieds se mirent à bouger au rythme de la musique et je me déhanchai. A ma grande surprise, João aussi. Sa main, au creux de mes reins, me guidait avec douceur et fermeté. Je me laissai faire, agréablement étonnée. Nous nous accordions parfaitement et, quand il vit que je suivais les ordres que me donnait sa main, il s'enhardit et tenta quelques figures plus compliquées. Je me mis à virevolter, poupée de cire molle entre ses bras.

Nunca mais te quero amar…

Je ne veux plus jamais t'aimer…

La musique entraînante contrastait avec les paroles de la chanson et avec ce que mon cœur bondissant espérait. Je ne voulais pas pleurer, mais aimer. Juste un peu.

— Viens, me dit João avant que Betina n'ait repris le refrain pour la dernière fois.

Je le suivis sans protester.

Il se fraya un chemin parmi la foule des danseurs et des buveurs et gagna rapidement la porte. Ma main toujours dans la sienne, je remarquai soudain que nous nous étions éloignés de la salle des fêtes. Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine. João s'arrêta soudain et m'attira à lui.

— Je suis désolé, dit-il.

— Pour quoi ?

— Pour ça.

Il glissa ses deux mains de part et d'autre de mon visage et posa ses lèvres sur les miennes.

J'avais toujours pensé que Superman embrassait comme un dieu. J'en avais maintenant la preuve.

— Ce qui me désolerait, ce serait que tu t'arrêtes là, dis-je lorsqu'il me lâcha enfin pour respirer.

Et je l'attirai à moi.

L'oxygène, c'était surfait.

Epilogue

Contre toute attente, João et moi sommes tombés amoureux.

J'ai terminé mon mandat puis j'ai rappelé le transporteur qui avait déplacé tous mes livres six ans plus tôt. Je lui ai demandé de les rapporter à Rio. Quand il m'a demandé si j'en avais fini avec les déménagements, João a répondu à ma place. « J'espère bien », qu'il a dit. Je me demande si c'est pour s'en assurer qu'il m'a demandée en mariage dans l'heure qui a suivi.

Ma mère est ravie : sa prédiction s'est réalisée, j'ai rencontré un homme cultivé et sérieux. Et bon danseur. Et drôle. Et bon amant. Mais ça, elle n'a pas besoin de le savoir.

Le lendemain de la soirée dansante, un bus de touristes français a débarqué, suivi de près par une équipe de la télévision nationale brésilienne. On a fini par avoir notre route goudronnée. Et Betina a épousé un Français d'origine portugaise. João et moi avons prévu de leur rendre visite à Paris.

J'ai envoyé un mail de remerciements à Donna Machinchose et Matt Bidule. Leur article a changé ma vie. J'ai d'ailleurs proposé de nommer le bébé à naître Donna, en hommage, mais João ne veut rien entendre.

Contre toute attente, il préfère Britney.

REMERCIEMENTS

A ma grande tristesse, je n'ai jamais mis les pieds au Brésil.

Lorsque mon éditrice, Sophie Lagriffol, m'a demandé si j'avais envie d'écrire une nouvelle sur le Brésil pour le Salon du Livre, j'ai espéré un bref instant que sa demande soit accompagnée d'un billet d'avion. Hélas, il n'en fut rien.

Pour remédier à ça, j'ai cherché des idées sur internet, l'endroit où les écrivains passent le plus de temps au monde. Et il se trouve que le *Telegraph* — loué soit-il — m'a fourni une idée sur un plateau avec son article sur Noiva do Cordeiro. Car ce village existe vraiment, et l'article cité dans la nouvelle aussi. En lisant tous les articles de la presse anglaise qui ont fleuri sur le sujet pendant quelques jours et en parcourant la page *Facebook* de cette communauté, je me suis demandé quelles pourraient être les conséquences d'une telle exposition médiatique. Et c'est comme ça que l'histoire d'Ana et João a germé dans mon esprit.

Tous mes remerciements à Carine Simão Pires, pour le tilde et le portugais, à Jean-François Gleyze pour *Tempo perdido* de Pink Martini et à Britney Spears, dont les titres de chansons sont pour le moins inspirants.

Et enfin, merci à vous d'avoir lu cette histoire. *Beijos*, comme on dit là-bas !

Harlequin HQN® est une marque déposée par Harlequin S.A.

© 2015, Harlequin S.A.

Réalisation graphique couverture : Aude Danguy des Déserts

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

© RoyaltyFree/iStock/Suriko

©Royalty Free/Thinkstock/Shedevrator

ISBN 9782280340106

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr

Angéla MORELLI

La vallée des Amazones

« La vallée brésilienne des beautés lance un appel aux hommes célibataires ».

Depuis que cet article est paru dans un célèbre journal britannique, rien ne va plus pour Ana. Comme si le village de Noiva do Cordeiro était un repère à miss monde ! N'importe quoi. Mais maintenant, la jeune maire doit faire face à l'attention très intéressée d'une foule de mâles excités par cette rumeur. Et ça, c'est sans compter l'arrivée d'un universitaire, João Torres, venu étudier leur « système matriarcal » et qu'Ana est contrainte d'héberger chez elle. João est charmant, très bel homme et cuisine excessivement bien... et si les conséquences de cet article n'étaient finalement pas si désastreuses ?

A propos de l'auteur

Professeur de Lettres le jour et traductrice la nuit (oui, c'est une super héroïne), Angéla Morelli est tombée dans la marmite de la romance en succombant, un soir d'inadvertance, au charme ténébreux de Joffrey de Peyrac. Elle se plaît dans le genre de la romance contemporaine urbaine dans laquelle humour et amour forment un cocktail détonant !

